

Structures ontologiques, connexions et modalités *de re*. Le réalisme structural

Frederic Nef (EHESS, Institut Jean-Nicod, Paris)¹

La métaphysique est confrontée au moins à deux questions fondamentales : « Pourquoi les choses tiennent-elles ensemble ? », et : « Comment les choses peuvent-elles différer les unes des autres au point qu'elles n'apparaissent jamais comme strictement identiques² ? ». La première de ces deux questions n'est pas une question du ressort des sciences de la matière³ : si je réponds en termes de liaisons chimiques, de valence, de tension superficielle, de forces de cohésion et d'attraction au niveau des particules élémentaires, je ne réponds pas à la question, je ne fais que décrire *comment* les choses tiennent ensemble. On pourra poser simplement de manière plus précise cette question, en distinguant la structure physique pour laquelle ces concepts indiquent autant de réponses possibles et la structure ontologique⁴. Ce que j'entends ici par « structure physique » (d'un objet matériel ou d'un système) est appelé « propriété microstructurale (ou microbasée) totale du système » par J. Kim (2005, p. 34). L'expression de « structure

¹ Différentes versions ont été prononcées à Munich, Nancy, Kiev, Paris, Québec, en 2007-2008, dans des versions différentes, en allemand, français ou anglais. Je remercie Hans Burkhardt, Lorenz Puntel, Christina Schneider Frank Lihoreau, Ghislain Guigon, Joseph Vidal-Rosset, Valentin Omelyanchik, Friedericke Moltmann, Violetta Mickiewicz, Claude Panaccio, Denis Fisette et Jean-Maurice Monnoyer pour leurs remarques et objections. Jérôme Havenel, D.W. Mertz, Emmanuelle Garcia, Isabelle Pariente-Butterlin m'ont communiqué des commentaires écrits très détaillés ce dont je les remercie. Merci aussi à Pierre Livet, Max Kistler et aux auditeurs de mon séminaire 2006-2007 à l'EHESS, notamment Yann Schmitt., Gian Luca Bernengo pour toutes leurs suggestions.

² Ce sont deux questions sont en « comment » et en « pourquoi » ? Bien entendu la distinction des questions en pourquoi et de celles en comment ne recouvre pas celle entre questions de type physique et questions de type métaphysique : il existe en fait quatre type de questions théoriques : physiques en pourquoi (pourquoi le ciel est-il bleu ?), physiques en comment (comment les lois physiques émergent-elles du chaos primordial ?), métaphysiques en pourquoi (pourquoi y a-t-il de l'ordre ?) et métaphysiques en comment (comment les objets deviennent-ils concrets ?).

ontologique » dérive peut-être de celle de « constitution interne » chez Locke – cf. « l'interne & particulière constitution ou essence⁵ inconnue de cette Substance » (*EEH*, II, xxiii, §3, Coste p. 237). Il s'agit de donner une réponse distincte de la réponse physique, tout en conservant la méthode physique.

Si nous cherchons non plus du côté de la métaphysique mais du côté de la science, il y a aussi une tendance à introduire des structures ontologiques, sous couvert de réalisme structural. Le réalisme et l'empirisme scientifiques sont en effet en conflit pour toute une série de raisons, qui sont bien connues et certains philosophes ont alors cherché du côté du réalisme structural une conciliation des deux approches. En effet, l'avantage d'un certain type au moins de réalisme scientifique est d'éviter de tomber dans l'argument de l'évolution de la science qui motive une partie de l'attaque de l'empirisme contre le réalisme scientifique. Cet argument a la forme suivante : la science évolue et donc le réalisme ne peut consister à bâtir une ontologie à partir des engagements des termes théoriques, car cette ontologie serait évolutive et conduite sans doute à se contredire, à revenir sur certains de ces engagements.⁶ Cependant, pour opérer une concession envers les empiristes, le réalisme de type structural (RS) est formulé souvent de manière à n'affirmer que la cognoscibilité des structures. Stathis Psillos caractérise en effet RS par la thèse : « *As a slogan, the thesis is that knowledge can reach only up to the structural features of the world* » (S13). On n'y prête peut-être pas assez attention, la thèse qui définit cette variété de réalisme est une thèse de limitation : RS est une limitation du réalisme en général.

Cette thèse selon laquelle les structures seules (et pas les entités) sont connaissables suppose, semble-t-il, l'existence de structures. On passe alors, si c'est le cas, d'un RS motivé épistémiquement, suivant lequel notre connaissance est limitée à des traits structuraux, la connaissance elle-

⁵ Voir plus bas pour ce concept.

⁶ On laisse de côté la possibilité de se tourner vers une ontologie historique qui accepterait ouvertement de relativiser ses engagements aux différents moments de l'histoire des sciences (cf. Foucault, Hacking et les constructionnistes). On s'efforce de maintenir une notion classique de la vérité, c'est-à-dire non relativiste (en effet une telle ontologie historique conduit inévitablement semble-t-il à relativiser le concept de vérité).

même des objets nous étant interdite, vu les limites de notre capacité de représentation à un RS ontologique ou direct, qui affirme tout de go l'existence de structures, indépendamment de notre capacité de représentation.

Le RS combine en effet deux thèses distinctes :

- (a) l'indépendance à l'égard de l'esprit du connaissable
- (b) la limitation aux structures de ce qui est connaissable

ces deux thèses impliquant une troisième :

- (c) l'indépendance à l'égard de l'esprit des structures.

C'est cette thèse (c) que je comprends comme l'affirmation de l'existence de structures ontologiques.

De quelle nature sont ces structures ontologiques ? En quoi sont-elles différentes des structures de représentation, physiques ou psychiques ? De quoi sont-elles constituées ? Quelle est leur fonction ? Et *last but not least*, est-ce que l'existence de ces structures permet de justifier la cohérence d'un RS direct ?

I. Avons nous besoin de structures ontologiques ? La question du réalisme structural.

1. La recherche de la raison de la cohésion

On peut se demander pourquoi la réponse physique n'est pas suffisante pour ce qui nous concerne, c'est-à-dire pourquoi la réponse physique ne peut compter pour quelque chose qui a une pertinence complète pour la question métaphysique au sujet de la cohésion. Il ne s'agit pas de répondre à une question sur l'équilibre ou la stabilité d'un système physique, comme des corps reliés entre eux par des forces de contact, d'attraction ou de répulsion. Il s'agit d'une cohésion des composants métaphysiques des éléments. Cette cohésion a été décrite par la métaphysique classique en termes d'inhérence (*in esse*), de modification – l'accident est dans (*in est*) la substance et la modifie – et, à

un niveau supérieur, de relations entre les substances, ou entre les substances et une substance dominante⁷.

Si on abandonne le cadre substantialiste, cette cohésion doit être trouvée au niveau de la combinaison des tropes. La relation de comprérence a été chargée par Williams et Russell d'assurer cette cohésion⁸. Il s'agit cependant d'une condition minimale, nécessaire, mais non suffisante de cohésion, dans la mesure où elle assure simplement que les tropes sont ensemble en un même temps (ou un même lieu, ou une même région d'espace-temps). Des tropes peuvent être comprérents sans que ce type de relation suffise à expliquer leur organisation dans des particuliers concrets. (cf. Simons 1995). La relation de comprérence pose de nombreux problèmes : Est-elle interne ou externe, est-elle nécessaire ou contingente ?⁹ Est-elle une relation à un nombre quasi infini de places, ou une somme de relations à deux places ? Pour ne pas s'engager dans une régression à l'infini, une comprérence qui est une relation interne engage d'un autre côté à un caractère essentiel de la combinaison des tropes comprérents. Le choix entre une comprérence nécessaire ou contingente conduit à des difficultés encore pires. Nécessaire, elle conduit à faire bon marché de la contingence de certaines attributions de propriété ; contingente, elle force la note du côté d'une simple agrégation de qualités individuelles – ce que Hume avait accepté pour le moi, afin de ne pas succomber à l'illusion d'un substrat personnel. Il faut donc d'une part éviter la régression infinie et l'opposition entre nécessité ou contingente trop forte. En d'autres termes il faut concilier la contingence existentielle (au sens de Ingarden 1964, p. 89 ss.) et la nécessité ontologique des structures : cette fleur pourrait avoir une autre couleur, être fanée, ne pas avoir fleuri, mais en tant qu'elle est une fleur existante de cette couleur, non seulement elle exemplifie des lois d'essence de la couleur qui sont nécessaires *de re*, mais de plus une fois qu'elle possède *cette* couleur, elle lui est attachée, non au sens où elle ne pourrait en changer, mais où un détachement

⁷ Voir D.W. Mertz 2003 p. 135 ss. pour les solutions médiévales héritées d'Aristote au problème de savoir « pourquoi une chose est attachée à une autre » (Aristote *Metaphysique* Z 1041a6-1041b30)

⁸ En fait l'inhérence ne fait que présupposer la cohésion, mais ne la produit pas – peut-être même ne la garantit-elle pas.

⁹ cf. Jeffrey Grupp 2004 pour un panorama des problèmes.

en vue d'un autre attachement est absolument impossible. La fleur ne peut pas changer de couleur. La couleur ne peut changer. La fleur qui a une autre couleur est une autre fleur. Le renoncement à un substrat qui subit les changements implique aussi d'une part une conception renouvelé du changement, mais aussi, ce qui est moins évident, une conception renouvelée de la nécessité.

Ce qui suit est une recherche des éléments fondamentaux que l'on doit intégrer dans une ontologie des structures, si celle-ci passe du niveau d'une version épistémique à une version ontologique du réalisme des structures. Je m'efforcerai d'explorer les contours d'un réalisme structural ontologique et c'est cela qui impliquera une réflexion sur le réalisme des structures ontologiques.

2. Les structures ontologiques

Certains philosophes considèrent qu'il existe à côté de structures mathématiques (exemple : un groupe, un anneau...) et physiques des structures ontologiques¹⁰. On n'entend ici par « structure physique » des ensembles d'objets physiques dont les relations sont articulés par des lois physiques (par exemple des corps en mouvement dans un espace vectoriel)¹¹ – et non des structures des théories physiques (comme par exemple la structure de la théorie galiléenne). En un certain sens, « structure physique » est plus proche des situations physiques ou des systèmes physiques partiels tels qu'ils sont décrits à l'étape phénoménologique de l'explication physique. En ce sens

¹⁰ cf. L. Puntel 2006. La distinction métaphysique vs. ontologique, s'applique aussi aux structures dans la distinction faite par Ingarden : « métaphysique » renvoie à ce qui est réalisé, « ontologique » à tout ce qui est possible. En ce sens les structures métaphysiques sont une partie des structures ontologiques. On peut par exemple imaginer une structure ontologique complètement différente de la structure métaphysique de notre monde, par exemple un univers de points complètement déconnectés dans une seule dimension. On peut même imaginer une structure ontologique composée d'un seul point etc.

¹¹ En chimie il existe des cas où deux molécules ont exactement les éléments, en même quantité et cependant sont différents car la structure est différente : cf. l'exemple de Broad $\text{CH}_3\text{-C-CH}_3$ (avec C=O) et $\text{CH}_3\text{-CH}_2\text{-C-H}$ (avec C=O)

une table, un système de cordes et de poulies en équilibre, une boule roulant sur un plan incliné, mais aussi le système solaire ou notre galaxie sont des structures physiques (ou peuvent être envisagés comme tels). Il serait peut-être plus exact de dire que toutes ces chosesinstancient des structures physiques.

Si une molécule d'eau instancie une structure chimique complexe (on ne dit rien de la relation entre la structure géométrique et la structure chimique proprement dite) et une structure ontologique qui connecte les tropes d'atomes de O et H, alors on pourra se demander s'il n'y a pas une relation de survenance de la structure physique sur la structure ontologique, dans la mesure où la valence par exemple dépend de la conjonction.

J'entends par structure ontologique ce qui rend compte de la nature d'une chose (l'appartenance à une espèce, à une classe), de la singularité de cette chose (comment elle diffère de toutes les autres) et enfin de sa composition interne. On retrouve les trois fonctions traditionnelles de l'essence d'une chose : son essence spécifique, son essence individuelle (appelée quelquefois haecceité) et son essence constitutive.

Par exemple, telle pomme particulière est caractérisée par son appartenance à l'espèce des pommes, elle possède une essence individuelle, dans la mesure où il n'y a pas un autre pomme qui lui soit identique, et elle est un assemblage de qualités, une concrétion particulière. Bien entendu, on pourrait objecter, soit que cette structure ontologique est la réification d'une essence (cf. Lowe 2007), soit qu'elle n'est que la projection de concepts descriptifs, éventuellement métaphysiques et certains conceptualistes nieraient même qu'ils ressortissent à cette dimension. On peut répondre à ces objections que d'une part une structure n'est pas une chose, au sens strict, mais plutôt un ensemble de relations qui joue un rôle dynamique, et que, d'autre part, l'objection conceptualiste repose elle-même sur un présupposé : que

notre description découperait une réalité finalement amorphe¹².

[La « réalité » n'a rien d'amorphe, elle est au contraire traversée de morphogénèses, dès le niveau chimique. Si nous reprenons l'exemple de la molécule d'eau, on ne peut se contenter de dire que l'essence de l'eau est d'avoir la structure H₂O, car cette structure matérielle est composée de trois atomes dans un arrangement géométrique, sans parler de la dynamique interne de cette molécule : elle possède à la fois une forme et une série de processus. La structure ontologique d'une molécule d'eau, qui permettrait de répondre à la question de son essence, doit prendre en compte l'émergence au niveau de cette molécule d'une géométrie et la présence d'un processus oscillant et périodique.]

Les structures ontologiques sont composées d'entités de bases (tropes, faits, suivant les auteurs, cf. *infra*) et de relations fondamentales (dépendance, fondation, survenance...). Ces relations peuvent, comme dans tout structuralisme être considérées comme des propriétés ou des opérations et je ne développerai pas ce point ici.¹³ Je rappellerai des définitions récentes des structures puis j'examinerai une objection dirimante à l'égard de ces structures: elles seraient explétives par rapport aux structures physiques.

1. Version tropiste vs. version non tropiste des structures ontologiques : Puntel vs. Bacon.

Deux propositions récentes et particulièrement importantes de Bacon (1995) et Puntel (2006) illustrent deux stratégies fondamentalement distinctes à l'égard des structures ontologiques : soit les considérer comme composées de faits, soit comme composées de tropes et de relations, suivant le degré de décomposition auquel on s'arrête.

On peut considérer que les ontologies catégorielles du type « carré ontologique », dérivées du second chapitre des *Catégories* d'Aristote, sont des structures métaphysiques, bien qu'en général on ne cherche pas à formaliser ces structures, que ce soit dans la théorie des ensembles ou la méréologie (cf. Lowe 2005 pour une ontologie quadricatégorielle).

L. Puntel (2006 p. 279) en effet définit ainsi les structures ontologiques :

In connection with the preceding definitions, the following provides the simple, universal definition of the ontological primary structure¹⁴ (whereby the **boldface** letters designate the ontological dimension):

Def. A contextual-ontological primary structure **C** is a triple

$\langle \mathbf{F}, \mathbf{R}, \mathbf{G} \rangle$ such that:

(i) **F** is a non-empty set of primary facts;

(ii) **R** is a (possibly empty) set of ontologically interpreted relations in **F**;

(iii) **G** is a family of ontologically interpreted finitary functions (operations) on **F**.

John Bacon définit lui les structures ontologiques de la manière suivante¹⁶. Il distingue des structures pour les substances :

$$\langle T, H, I, W, \alpha \rangle$$

où T est un ensemble de tropes, H une relation de similarité (ressemblance (*likeness*)), I une quasi relation d'équivalence, H et I étant des relations générales, W l'ensemble des mondes possibles et α le monde actuel. Le modèle comprend donc des tropes *et* des mondes possibles, ainsi que deux relations. Mais Bacon distingue aussi des structures pour les tropes :

$$\langle T, R \rangle$$

T est l'ensemble des tropes et R un ensemble de métarelations. Il y a trois métarelations principales : ressemblance (*likeness*), concurrence (grosso modo la présence de D.C. Williams, cf. op. cit. p. 20), et précedence temporelle. On laisse de côté la différence entre relations et métarelations. Ce qui importe c'est que l'on ait

¹⁴ L. Puntel ne se réfère pas à la différence entre structure métaphysique et ontologique. Mais en fait il est clair qu'il définit des structures métaphysiques car son cadre modal est actualiste.

¹⁵ Je cite d'après la traduction américaine, à paraître.

¹⁶ Je simplifie légèrement l'exposé (Bacon 1995, p. 60)

ici un modèle de structures ontologiques dans lequel non seulement on descend en dessous du fait avec des tropes mais où celles-ci ont une structure.

L. Puntel entend ainsi les faits primaires (*Primärtatsache*) :

The basic idea can be formulated as follows: on the basis of what is indicated above, simple primary facts are not to be thought of as isolated or – in the absolutely literal and negative sense – atomistic entities, not as ones that are “windowlessly” enclosed within themselves; instead, EACH IS STRUCTURED IN THE SENSE THAT EACH IS DETERMINED BY A NETWORK OF RELATIONS AND/OR FUNCTIONS; MORE PRECISELY, EACH IS SUCH A NETWORK OF RELATIONS AND/OR FUNCTIONS. Because of this determination – or, indeed, structurality – of simple primary facts, it can and must be said that they themselves are (ontological) primary structures. “Structure,” in this case, is to be understood not as *abstract* structure but as *concrete* structure: as the simple primary fact determined by a network of relations and/or functions/operators. (...)

L. Puntel se sépare de la théorie des tropes dont il peut sembler très proche, pour la raison suivante:

« ...trope theory accepts as primitive and basal entities concretized or individuated *contentual* properties that it calls “tropes,” and only with respect to such basally contentual entities are relations and functions introduced and explained. According to the explanation of simple ontological primary structures currently under consideration, however, basally contentual entities would, on the basis of the assumption of an empty domain, disappear. It therefore does not seem possible to accept null structures, in the sense currently under consideration, as appropriate specifications of the entities that this book terms “simple ontological primary structures.” [p. 282]

Il semble que L. Puntel critique le fait que les tropes sont des contenus, ce qui lui semble contradictoire avec une vue purement formelle des structures ontologiques.¹⁷¹⁸

¹⁷ Lorenz Puntel entend ainsi l'ontologie à la base de ses structures¹⁷ :

The sentence “It’s redding” [*Es ist rot*] (understood as “It is the case that it’s redding” [*Es verhält sich so dass es rot ist*]), here presupposed to be true, expresses a fully determined simple primary proposition

[Structures ontologiques et tropes

Il faut ici justifier la présence de cette notion contestée de 'trope'. Un certain préjugé contre l'ontologie se nourrit de la coupure que Frege aurait pratiqué dans la philosophie première d'Aristote entre théorie de la prédication et théorie de la substance. Une certaine vulgate analytique a répandu l'idée que l'éradication carnapienne de la métaphysique était irréversible, définitive et cette vulgate s'appuie sur une interprétation de Frege telle qu'être frégeén c'est refuser *a priori* tout lien entre sémantique et ontologie. Rien n'est plus faux. Les travaux de H. Scholz, I. Angelelli sur Frege ont montré que Frege s'inscrit dans la tradition de l'ontologie traditionnelle. En particulier, la distinction capitale chez Frege des objets et des fonctions, du saturé et de l'insaturé, prolongent l'ontologie aristotélicienne de l'individu et des propriétés. Comme le déclare I. Angelelli :

« La contribution frégeenne est naturellement aussi une confirmation supplémentaire de l'étroite relation de la logique moderne et de l'ontologie ancienne. » (2007, p. 27).

Cette ontologie ancienne est avant tout travaillée par les couples individuels vs. universel et substance vs. accident, de façon à générer une quadripartition : substances individuelles et universelles, accidents individuels et universels (ces termes n'étant pas ceux du Stagirite cf. op. cit. p. 33).

La catégorie ontologique de base retenue par un partisan des tropes est l'accident individuel (ou trope ou particulier abstrait)¹⁹. Les faits en tant que particuliers

that, because it is true, is identical with a simple primary fact. How is such a primary fact to be understood? To begin with, it must be stressed that according to the central theses defended in this book, the primary fact is not to be understood as the result of an instantiation or exemplification, by means of entities of whatever type (substrata, bare particulars, locations, etc.) of a universal *redding* that remains absolutely self-identical. In this book, an entity such as *redding* is also understood as something *generic*, but in a *wholly different sense*, not in the sense of an instantiatable or exemplifiable entity, but in the sense that it has many parts or segments; only the *totality* of all the parts or segments constitutes the entity *redding*. This totality can be understood as the conjunction of all the primary facts that can be expressed by the true sentences "It's redding (s_1, t_1)" & "it's redding (s_2, t_2)" & "it's redding (s_n, t_n), (whereby s stands for place and t for time). One can thus understand *redding* as a determinate *dimension* of the world, as a dimensional entity that is dispersed throughout the entire world. (p. 286)

¹⁸ la dernière phrase dans l'original allemand semble différente de sa traduction, et plus claire : « *Einfache primärtatsachen, als ontologische Primärstrukturen konzipiert, waren Entitäten sozusagen im luftleeren Raum* »

¹⁹ On peut s'étonner que je semble ici identifier trope et accident individuel, alors qu'à plusieurs reprises j'ai combattu cette identification. Cependant, je ne fais ici qu'affirmer que le partisan des tropes sélectionnera probablement parmi les quatre classes d'étants de *Catégories 2*, l'accident individuel, quitte à en modifier considérablement la nature. Ce que j'ai essayé de montrer antérieurement (notamment dans Nef 2003) c'est que pour Aristote il n'y avait pas véritablement d'ontologie du singulier, ce que suppose l'emploi du concept de trope, et donc une conception 'tropiste' de l'accident individuel ; ce que

abstraits de leur contexte sont des tropes qui s'analysent en objets et propriétés. Le sourire de Marie est équivalent à un fait (le fait que Marie sourit ou sourie²⁰) et ce fait s'analyse en objet et propriété. On laissera de côté cette manière de voir qui peut introduire une confusion, car *stricto sensu* un trope n'est pas un fait. La prédication à un niveau profond consiste à combiner le trope de sourire avec l'ensemble des tropes désignés par « Marie » et à un niveau syntaxique; elle consiste, de manière habituelle, à attribuer à Marie une propriété, celle de sourire. Je distingue ici deux types de connexions, l'une qui est ontologique entre tropes, non marquée²¹, correspondant à ce que Russell appelle « comprérence », l'autre grammaticale entre un sujet et un attribut, marquée par l'accord grammatical²². La question de l'expression linguistique des tropes est compliquée. Il semble cependant que la comprérence soit non marquée, dans la mesure où ce qui est marqué ce sont les relations entre universaux qui sont des classes de tropes. Ainsi « Marie est patiente » n'exprime pas la comprérence d'un trope de patience, et « Marie » ne dénote pas au sens strict un ensemble de tropes. « Patiente » exprime un trope générique et « Marie » dénote une structure plus complexe qu'un ensemble (ou une somme méréologique). Grammaticalement, l'analyse tropiste donne la chose suivante : l'ensemble de tropes qui est dénoté par 'Marie' est combiné avec le trope 'sourire', pour donner un ensemble qui comprend d'une part les tropes de Marie, moins le sourire, et le trope de sourire. En un certain sens, ce trope de sourire est plus riche que l'ensemble précité²³. Ce trope de sourire est plus riche au sens où il dépend de Marie, i.e. de l'ensemble de tropes précité et donc en implique en un certain sens l'existence.]

3 Définition des structures ontologiques

Je procéderai ainsi pour la définition des structures ontologiques : je commencerai par la définition classique en théorie des modèles

$$M = \langle D, F \rangle$$

j'esquisse ici c'est une remarque sur la propension tropiste à penser le trope comme un accident individuel, c'est à dire une propriété qui n'appartient qu'à un individu.

²⁰ L'hésitation que nous pouvons avoir entre l'indicatif et le subjonctif traduit toute la difficulté à donner une expression grammaticale au fait. Le latin philosophique use dans ce cas de la proposition infinitive : *Socratem currere possibile est*

²² Un auteur comme L. Tesnières a développé dans ses *Éléments de syntaxe structurale* le concept syntaxique de connexion dont l'accord grammatical est un mode. L'accord en genre et en nombre connecte un type de procès avec des ensembles d'agents.

²³ On peut voir ici un parallèle avec la théorie brentanienne de la substance reconstruite par B. Smith.

où D est un ensemble d'entités et F une fonction d'interprétation de D dans le langage L à interpréter.

Enrichie avec des mondes et des temps :

$$M = \langle D, W, I, F \rangle$$

où W est un ensemble de mondes et I un ensemble d'instants.

Je donnerai à D une structure telle que D soit un ensemble de faisceaux, F , de tropes :

Une structure ontologique est alors de la forme

$$S = \langle F, T, C \rangle$$

où F est un ensemble de faisceaux, T est un ensemble de tropes et C une relation binaire sur les tropes, la relation de comprérence, telle qu'elle a été définie plus haut comme relation de relations de dépendance. On peut faire figurer cette dernière relation, D , dans la structure, si on détaille ce complexe :

$$S = \langle F, T_r, D, C \rangle$$

Je distinguerai cette structure ontologique qui est celle des faisceaux de structures plus riches qui incluent des temps et des mondes :

$$S^* = \langle F, T_r, T, W, C, \langle, R_a, w_0 \rangle \rangle$$

Où F, T_r, C sont comme plus haut et où T est l'ensemble des instants, W l'ensemble des mondes, w_0 le monde actuel, \langle est la relation de précédence, R_a est la relation d'accessibilité.

Une chose est de définir les structures ontologiques, une autre de se persuader ou de persuader ses collègues qu'elles sont utiles ou, mieux, indispensables. On pourrait objecter en effet que les structures ontologiques sont inutiles car soit explétives relativement aux structures physiques, soit empiriquement non observables, suivant la ligne

d'argumentation suivante: si elles sont non observables, ce sont les mêmes choses que les structures physiques, si elles ne le sont pas ce sont de la mauvaise métaphysique.

La forme de l'argument²⁴ contre les structures ontologiques est la suivante :

soit M une structure ontologique, soit P une structure physique correspondante,

alors soit M survient sur P, soit M ne survient pas sur P.

Si M survient sur P, M est réductible à P.

Si M ne survient pas sur P, cela veut dire que P peut varier sans que M varie, ce qui signifie qu'à une structure ontologique, peuvent correspondre plusieurs structures physiques, ce qui donne à cette structure ontologique un aspect arbitraire et fait surtout que l'on ne dispose pas de moyen de dériver une telle structure de manière sûre.

Donc la relation entre M et P n'est pas une relation de survenance. Dans ce cas soit M émerge de P²⁵, soit P est fondé sur M, soit M est réalisé dans P. L. Puntel déclare, au détour d'une phrase que les

structures ontologiques émergent des structures sémantiques, dans la mesure où la sémantique et l'ontologique sont les deux faces d'une même pièce de monnaie. (2006, p. 20)

Je ne suis pas sûr de comprendre cette relation d'émergence entre les structures sémantiques et les structures ontologiques. Il ne peut s'agir d'un seuil de complexité, ni de l'apparition de quelque chose d'imprévisible et de nouveau. Il me semble plutôt que les structures sémantiques surviennent sur les structures ontologiques, conformément au principe énoncé par Bigelow : « *truth supervenes on being* », qui est le fondement de la théorie des vérifacteurs (dans cette théorie ce principe signifie que la vérité d'un

²⁴ J'utilise ici une question écrite de XXX, envoyée après ma conférence de Munich du 23 mai 2007

énoncé survient sur ce qui rend cet énoncé vrai, état de choses, trope, voire la chose elle-même).

[Examinons en effet la définition de la survenance forte :

« M survient fortement sur N ssi pour toute propriété m dans M, pour tout x instanciant m, il existe dans N une propriété n telle que x instancie n et nécessairement si quelque chose instancie n, il instancie m. » (Kim 2005, p. 89)

Soit M la structure ontologique et N la structure physique. Soit par exemple la propriété m d'être un trope et x instanciant cette propriété, il existerait dans la structure physique une propriété n, par exemple celle d'être une masse, telle que x instancie n et nécessairement si x instancie la propriété d'être un trope, il instancie la propriété d'être une masse. La difficulté pour penser la relation entre structure physique et structure ontologique en termes de survenance est que cette dernière relation porte sur des propriétés (ou des ensembles de propriétés), alors que notre problème se pose en termes de structures et que je n'ai pas les idées claires sur la survenance d'une structure sur une autre structure. Peut-être faudrait-il penser une relation de survenance entre les propriétés respectives des deux types de structures.]

L'objection à l'existence de structures ontologiques peut prendre une forme plus radicale : on peut contester que l'on puisse déceler une seule structure ontologique dans un cas donné. L'objection ne porte pas sur le caractère explétif de la structure ontologique, mais sur la correspondance biunivoque entre structures et langage ou théories. Cette objection provoquera sans doute chez le lecteur une réminiscence de la thèse quinienne concernant l'indétermination de l'ontologie. – Il est évident que la thèse de la relativité de l'ontologie contredit l'existence de structures ontologiques, puisque celles-ci de manière évidente doivent être uniques – le principe d'unicité de la structure d'un certain type semble être un présupposé du réalisme structuraliste, en métaphysique comme ailleurs. On aurait alors une indétermination d'ordre supérieur. À un premier niveau il y a une indétermination des ontologies par rapport aux théories, s'il y a plus d'une ontologie par théorie et à un second niveau, supérieur, une indétermination des structures ontologiques si à une ontologie peuvent correspondre plusieurs types de structures ontologiques. Exemple : si à la biologie cellulaire correspondent deux ontologies, l'une des substances, l'autre des processus, il y aurait une indétermination d'ordre supérieur si par exemple l'ontologie des processus pouvait comporter des structures ontologiques composées de tropes ou d'événement.

Il existe une objection apparemment plus dangereuse qui exclut que les structures ontologiques fassent partie de l'ameublement ontologique du monde. C'est une théorie conventionnaliste de ces structures, qui les réduit à des structures conceptuelles projetées dans le monde. Il y a d'ailleurs un lien entre les deux types d'objections : si ces structures effectivement sont des projections de concepts, alors rien n'en garantit l'unicité.

Dans la mesure où nous estimons avoir des arguments solides en faveur du réalisme, ce n'est pas cette forme de l'objection qui est la plus menaçante (elle l'est, et de manière radicale, si nous abandonnons la position réaliste selon laquelle la connaissance survient sur l'être) mais celle qui met en cause l'unicité de la structure, sous la forme suivante : comment savez-vous que la structure ontologique, par exemple, est composée de tropes et non d'événements ? L'argument contre l'unicité de la structure ontologique est le suivant : il existe plusieurs descriptions métaphysiques de ce niveau structurel (substances, événements, tropes...) et rien ne permet de trancher entre elles. L'argument peut conduire à une forme d'ignorance lockienne ou de modestie kantienne : nos descriptions sont relatives à des aspects d'appréhension d'une réalité qui nous échappe et à propos de laquelle on ne peut faire que des hypothèses. Le scepticisme peut être limité dans un premier temps, car on peut très bien admettre que chacun de ces langages de description saisit quelque chose de cette réalité insaisissable dans sa totalité et qu'il est possible d'écarter un très grand nombre d'autres descriptions, d'après des arguments communs à toute démarche scientifique (cohérence, élégance, pouvoir explicatif etc.).

Mais en fin de compte cette contestation de la démarche structurale conduirait à l'idée que les structures en question ne seraient pas des structures de la réalité profonde du monde elle-même, mais de la métaphysique comme discours rationnel et cohérent. Bref, ces structures ne seraient pas *de re*, mais *de dicto*, c'est-à-dire *de intellectu*. Il serait possible de concéder qu'il n'existe pas de connaissance métaphysique spécifique, mais que le langage, la perception et la science constituent trois modes d'appréhension, *modi intelligendi*, qui, malgré leurs contradictions locales, contribuent à la connaissance de cette réalité insaisissable et de ses connexions cachées – *modi*

essendi. Par exemple la présence d'une expression des tropes dans le langage naturel, les traits caractéristiques de la perception en ce qui concerne les propriétés et les mutations de l'explication physique dans le domaine quantique présentent même de manière indirecte des arguments en faveur de l'existence d'une structure ontologique contenant des tropes. Il faudrait répondre aussi que les tropes ne sont pas exclusifs d'autres catégories ontologiques. Il n'y a pas relativité des langages de tropes et d'événements ou de faits, parce s'il existe des lois ontologiques de réduction ou de transposition des uns aux autres, ou si nous avons au moins de bonnes raisons que rien ne s'oppose à la mise au point de telles lois. Plutôt que de voir là alors des phénomènes d'exclusions de langages, on pourrait supposer une complétion ou une complémentarité.

[Les deux questions, sur la cohésion et la singularité existentielle, posées dans le même cadre d'interrogation, semblent favoriser de plus des réponses contradictoires. Il semble que la réponse à la question de la cohésion métaphysique aboutisse en général à poser des lois et des universaux, puisqu'il semble que les choses reçoivent leur essence de l'appartenance à des espèces et des classes, tandis que la seconde question interrogeant la singularité de ce qui existe pousse à poser des essences individuelles ou des principes d'individuation. Il semble qu'il soit très difficile de tenir à la fois les deux bouts de la cohésion et de la singularité. En effet, l'introduction de faisceaux de tropes à la place de substrats et d'universaux, si elle permet de dépasser les antinomies aristotéliennes de l'universel et du singulier, menace la cohésion qui était assurée par l'inhérence et l'appartenance à des espèces et genres].

L'idée de base qui court comme un fil conducteur tout au long de la première partie ce texte a donc pris la forme d'une argumentation en faveur d'un réalisme ontologique structural :

a. Les choses sont liées et singulières, ou plus précisément :

a₁. Il existe des liens qui assurent la cohésion des objets, des états de choses et des mondes, i.e. les tropes, les objets et les mondes ne sont pas dispersés dans l'espace logique, i.e. les tropes n'existent pas en dehors des objets, les objets en dehors des états de choses et les états de choses en dehors des mondes.

a₂. Aucune chose n'est totalement identique à une autre, car la relation de comprérence étant spatiale et temporelle, il n'y aura jamais deux collections similaires de tropes dans le même monde (particularisme).

b. Pour assurer a_1 des structures ontologiques sont nécessaires i.e. pour assurer les liaisons au niveau (1) du particulier concret entre les tropes, du niveau (2) entre les états de choses, et au niveau trois (3) entre les mondes.

c. Ces structures ontologiques supposent des connexions fortes de leurs éléments

d. Ces connexions fortes supposent une nécessité *de re*

Je m'efforcerai maintenant de montrer qu' il n'y a pas de nécessité *de re* sans possibilité *de re* et donc il y a des possibilités réelles dans le monde.

II. Comprérence, connexion et modalité *de re*

4. La comprérence comme connexion

Si la comprérence est une relation interne, ce ne peut être une relation entre des tropes, telle qu'ils sont simplement au même lieu (on laisse dans le vague la nature, temporelle ou/et spatiale du lieu). On pourrait peut-être envisager que la comprérence soit une relation de second ordre, portant sur des relations de premier ordre (relations entre les tropes et le faisceau). Soit la propriété d'être un membre d'un faisceau (propriété relationnelle) pour un trope donné. La comprérence est alors une relation de relations : c'est la relation entre des relations de premier ordre. Prenons un exemple classique (remontant au moins à Boèce²⁶, repris par Abélard²⁷) : une pomme dotée d'une saveur et d'une odeur (on ne considère que ces deux tropes). On pourrait affirmer qu'en fait la pomme n'est pas la même dans les deux cas : Le trope de saveur et le trope d'odeur en question dépendraient d'une pomme, mais rien n'assurerait que c'est

²⁷ Cf. l'article d'A. de Libera sur l'histoire des tropes in J.-M. Monnoyer & F. Nef éd. 2002, p. 524 ss. Sur la non transférabilité des tropes chez Abélard, voir op. cit. p. 526-527.

la même. Le trope de saveur dépendrait en effet d'une pomme qui a une odeur mais pas de saveur et le trope d'odeur dépend d'une pomme qui a une saveur mais pas d'odeur. La raison en serait que les tropes comme des particuliers dépendants abstraits sont pour ainsi dire soustraits du particulier concret dont ils dépendent ontologiquement. La relation de comprésence est ce qui assure que ces deux tropes appartiennent au même particulier concret. On ne peut accepter cette manière de voir, car elle conduit à une contradiction : la relation d'appartenance serait mal formée, car par exemple le trope de saveur appartiendrait à un faisceau qui ne le contiendrait pas. Les adversaires des tropes ne manqueraient ou ne manqueraient pas de voir là un signe des contradictions qu'introduit ce concept, du fait de l'ambiguïté de la notion d'abstraction à son propos. Boèce discute le 'cas' suivant. Une pomme laisse une odeur dans la main de celui qui l'a tenue : y a-t-il transfert d'un trope d'odeur de la pomme vers la main ? La réponse de Boèce, qui sera celle de la majorité des commentateurs et auteurs médiévaux est qu'il n'y a pas transfert, parce que le trope d'odeur qui est localisé sur la main est un autre trope que celui qui est localisé dans la pomme – il y a substitution et non transfert. Ces tropes dépendent de cette pomme : sans cette pomme, ils n'existeraient pas. Ces deux tropes sont également mutuellement dépendants. Ces deux tropes sont enfin également fondés dans des propriétés internes de la pomme, comme faisceau F de tropes x,y,z... : sa masse, son volume, son degré de maturation etc. qui font partie du noyau des tropes de cette pomme (par exemple on peut modifier la saveur et l'odeur sans modifier la masse etc.). La comprésence est la relation de toutes les relations de ces tropes à la pomme en question : ces relations sont des relations au sujet de la pomme (de cette pomme)²⁸.

Le mécanisme est alors très simple : cette relation lie non les tropes, mais les deux relations de dépendance²⁹ (x et y sont dépendants de F : comme particuliers abstraits, ils dépendent d'un particulier concret) en tant qu'elles sont

²⁹ On pourrait penser à une relation d'ingrédience (*ingression*) empruntée à Whitehead. dans la concrétion d'un objet particulier il y a ingrédience d'objets éternels. Mais il est très difficile d'assimiler les tropes à des objets éternels, bien que d'un certain côté leur statut d'abstrait est commun à eux et aux objets éternels.

complémentaires : la relation R_1 lie x et F et la relation R_2 lie y et F (x dépend de F et y dépend de F). La relation R est un lien qui lie deux relations croisées $R_1 (F,x)$ et $R_2 (F,y)$. Cette relation crée alors des couples de tropes : $R = R_1 \otimes R_2 = F^2 \{x,y\} \{y,x\} x^2 y^2 \dots$ ³⁰, ce qui est dans la ligne de D.C. Williams :

La *saveur-cum-couleur*³¹ de la [sucette] n° 1 (et de même pour la [sucette] n° 3) est un complexe dont les constituants propres sont la saveur et la couleur, et ainsi de suite pour les innombrables sélections et combinaisons de parties qui sont au cœur de n'importe lequel de ces objets, ou n'importe quelle collection de ceux-ci, qu'elles soient grossières ou minces.

La saveur cum-couleur³² est un complexe et en terme de produit de relation cela correspond à un couple de deux tropes associés : (saveur, couleur). Quand le nombre des tropes va dépasser deux et surtout devenir élevé, on peut craindre une complexité immaîtrisable et surtout qui ne correspond pas à la manière dont nous appréhendons les faisceaux par la perception et le langage. Cela dit, ces derniers ne mettent en relief qu'une partie infime des tropes³³.

Les relations qui assurent une cohésion métaphysique forte sont celle de fondation et de dépendance existentielle. Elles sont non réductibles à des relations purement physiques. Par exemple, la blancheur de cette feuille de papier dépend ontologiquement (ou existentiellement, *cf.* Correia 2007) de cette feuille de papier *qua* particulier concret, c'est-à-dire qu'elle ne peut exister sans que cette feuille de papier existe. Cette relation est irréductible à la relation qui existe entre la surface, la structure de la feuille et la lumière, relation physique qui est à la base de la couleur blanche.

Cependant il y a des raisons indépendantes de penser que la connexion que nous cherchons à analyser ne peut être réduite à une somme de relations. Si nous considérons, dans

³⁰ Je note ζ^2 la relation de ζ avec lui-même.

³¹ C'est moi qui souligne.

³² La saveur-cum couleur correspondrait à $\{x,y\}$ et la couleur-cum saveur à $\{y,x\}$.

³³ On peut même risquer l'hypothèse suivant laquelle l'impression de corporéité (*Leibhaftigkeit*) des objets qui produit une impression de plénitude provient de ce phénomène.

une optique bergmanienne ou armstrongienne la connexion qui existe entre *a* et *F* dans *Fa*, nous ne pouvons expliquer cette connexion à l'aide simplement de relations du type de celles que nous venons d'évoquer. C'est la raison pour laquelle ces deux auteurs recourent exactement dans ce cas de l'instanciation à une mise en relation qui déborde la relation. Armstrong reprend le *non relational tie* de Strawson et Bergmann parle de *nexus*. On doit donc penser que dans le cas que nous avons discuté, celui de la combinaison de tropes, même si la machinerie relationnelle que nous pouvons mettre en place nous met sur la bonne voie, il reste à creuser la nature de la connexion, ce que nous nous proposons de faire dans cette seconde partie à l'aide du type de nécessité dont nous avons besoin pour les structures ontologiques, ce qui implique une interprétation de la modalité *de re*.

5. La modalité *de re*

Dans ce qui précède j'ai entendu par connexion une connexion des choses elles-mêmes, mais deux types de connexions peuvent être distinguées et être nommées : la connexion grammaticale, celle que nous observons dans l'accord grammatical et la prédication et la connexion ontologique, la seconde étant l'objet de l'enquête en cours. La connexion grammaticale est externe, c'est-à-dire non nécessaire, celle de type ontologique est interne, nécessaire. La question de la nécessité est dès lors posée. Il y a certes une contingence nécessaire des tropes – le sourire de Marie est contingent (au sens où elle aurait pu ne pas sourire) – mais il y a aussi un certain type de nécessité – au sens où le trope exprimé par « le sourire de Marie » est une unité forte. C'est ce type de nécessité *de re* propre aux complexes formés de tropes que je me propose d'explorer dans ce qui suit. J'ai pu dans le passé nommer 'nécessité *post hoc*' ce type de nécessité en mettant en avant une de ses caractéristiques : il n'est pas nécessaire qu'un faisceau comprenne tel ou tel trope, mais une fois qu'il est composé de ces tropes, ces tropes en font nécessairement partie, au sens où ils ne pourraient être librement recombinaisonnés. J'aurais pu être grand, mais mon trope de petitesse ne peut se

détacher de moi et s'attacher à un autre faisceau (ce ne serait plus le même trope).

Il faut distinguer la question métaphysique et la question épistémique de la modalité. La première est celle du fondement de la modalité³⁴ ; la seconde est celle de l'accès à la modalité (Shalkowski, 1994, p. 669 ss.). K. Fine accepte l'implication « si *a* est essentiellement *F*, *a* est nécessairement *F* », mais pas l'inverse (dans « Essence and Modality »). Cependant vu la partie de définition commune de la nécessité et de l'essence (être essentiel ou nécessaire c'est ne pas pouvoir être autrement que cela est), l'implication semble bien aller dans les deux sens. Est métaphysiquement nécessaire ce qui ne peut pas ne pas être et qui fait donc partie de l'essence³⁵. Quine avait lié l'essentialisme à l'usage de la modalité *de re* et cela implique apparemment que là où il y a un jugement de nécessité, il y a un, jugement qui fait intervenir l'essence d'une chose. Le fondement de la modalité *de re* serait alors l'essence (cf. K. Fine 2005) : il n'y a pas de modalité *de re* sans essence. Cela signifie que si

□*Fa*

est une modalité *de re*, alors *F* est une propriété fondée sur l'essence de *a*, son essence ou son haecceité, ou en d'autres termes que *F* fait partie de l'essence de *a*³⁶ ou dépend de cette essence de *a*. Concevoir les choses de cette manière conduit à un super essentialisme tropiste, où la nécessité interne au complexe n'est plus celle du concept individuel de la substance, mais celle de la composition et de la cohésion du faisceau. Toutefois, vu les complications qu'introduit l'usage du concept d'essence concurremment à celui de nécessité *de re* on s'abstiendra dans ce qui suit de

³⁴ On entend ici par 'fondement de la modalité' le fait que la modalité est fondée dans une essence. Par exemple si nécessairement les triangles ont la somme de leurs angles égale à 2D, alors cette nécessité est fondée dans l'essence des triangles ou du triangle.

³⁵ Bien entendu, il ne s'agit pas de l'essence au sens de la définition (cf. K. Fine « Essence and Modality pour une discussion de ce sens). Il s'agit de l'essence au sens de ce qui fait qu'une chose est telle qu'elle est. J'ai essayé de défendre dans Nef 2006 une théorie constructive de l'essence qui contient une critique d'un exemple de Kit Fine.

³⁶ Certains auteurs considèrent que dans une propriété modale « □*F* » est attribuée à *a*. Je refuse cette manière de voir, car il faudrait distinguer pour une propriété *F*, la propriété *simpliciter* et deux propriétés modales selon que l'opérateur est □ ou ◇.

recourir à l'usage de ce concept. Il suffira d'avoir exprimé un désaccord avec K. Fine et reconnu la justesse du diagnostic de Quine.

Remarquons que cette nécessité *post hoc* ou en un certain sens *de connectione*, même différente de la nomination par un nom propre dans la mesure où elle n'est pas sémantique mais ontologique présente quelque analogie avec elle : il n'est pas nécessaire que a soit désigné par le nom propre N, mais une fois que a est nommé N, il est nécessaire que a s'appelle N (puisque a s'appelle N dans tous les mondes possibles, dans la sémantique kripkéenne). Dans le cas des propriétés il est non nécessaire pour certaines propriétés, dont F, que a possède la propriété F, mais une fois que a possède la propriété F, il y a une nécessité *de re* à posséder cette propriété, au sens où cette propriété ne peut pas, tout simplement être la propriété de quelque chose d'autre.

À un certain niveau, toutes les propriétés sont en un certain sens nécessaires, *ante hoc* ou essentielles *post hoc*³⁷ ce qui est une manière d'accepter le diagnostic de Quine – il n'y a pas effectivement de ligne de partage ou de critère précis pour diviser les propriétés accidentelles et essentielles, contingentes et nécessaires – sans accepter le remède, l'extensionnalisation complète des langages et le scepticisme à l'égard du mode *de re*. On pourrait être tenté de soutenir que le fait que l'individu ait telles propriétés est nécessaire (et donc que les propriétés sont essentielles), mais qu'il n'est pas nécessaire que ce soit nécessaire³⁸, ce qui poserait un problème général pour la représentation de la modalité dans un langage logique. On aurait donc un système S4, de par la non itération, mais cela poserait un problème au vu d'autres traits de S4. On laisse de côté ce problème d'un système intermédiaire entre S4 et S5.

La définition traditionnelle de la vérité-correspondance peut être précisée grâce à cette définition de la nécessité liée à une connexion. Un énoncé est vrai s'il représente comme lié ce qui est lié et comme non lié ce qui est non lié, pour reprendre littéralement la définition aristotélicienne de

³⁸ Comme pour les êtres absolus où l'itération de la modalité est pertinente : $\Box Fa \supset \Box \Box Fa$, par exemple si Dieu est nécessairement bon, il est nécessaire qu'il soit nécessairement bon.

la vérité et qui concerne les conditions formelles de la connexion établie par la vérité :

A est B est vrai ssi A et B sont connectés alors a et b sont connectés et ssi A et B sont non connectés, alors a et b sont non connectés, A et B étant les éléments sémantiques, a et b les choses au sens large.

Un énoncé vrai est vrai en vertu de ce qui le fait vrai. Vu la granularité de l'ontologie retenue, de grain très fin, composée de tropes, ce qui fait vrai un énoncé est une combinaison de tropes. L'énoncé « Marie sourit » a pour vérificateur le trope qui est le sourire de Marie à ce moment, vérificateur qui est un fait, le fait pour Marie de sourire.

[Rappelons que l'opposition *de dicto/de re* n'est pas seulement une opposition syntaxique, mais ontologique, où il s'agit non de connaître seulement le champ, mais l'objet des opérateurs modaux. La modalité *de dicto* a pour objet la proposition qui est dans le champ de l'opérateur, tandis que la modalité *de re* a pour objet autre chose que la proposition (Plantinga 1974, p. 9, cf. Chihara, 1998, p. 24), autre chose que l'on ne précisera pas pour l'instant. Quand Hugues et Cresswell énoncent la distinction en question entre les deux modes de modalité, ils affirment implicitement que le mode *de re* a une portée ontologique, c'est-à-dire enveloppe implicitement une ontologie de base :

« ... en assertant une modalité *de dicto* nous disons qu'une certaine proposition est forcée à être (ou peut être) vraie, tandis qu'en assertant une modalité *de re* nous disons qu'un certain objet est forcé à avoir (ou peut avoir) une certaine propriété » (1968, p. 183)

L'anti-réductionniste refuse que toutes les lectures *de re* soient réductibles à des lectures *de dicto* parce qu'il pense, à juste titre me semble-t-il, qu'il n'y a pas lieu *a priori* d'éliminer des lectures *de re* où clairement la modalité porte sur autre chose que sur la proposition (ou le *dictum*). L'argument du réductionniste est connu : la modalité *de re* introduirait en contrebande des essences et il conviendrait d'en bannir l'usage³⁹.]

Ce qui précède semble contredire la thèse récente de K. Fine suivant laquelle admettre la modalité *de re* est

³⁹ On rappelle la définition de l'essence de Plantinga :

(1) F est une essence de Socrate ssi (...) tout ce qui n'est pas identique à Socrate manque de F. (Plantinga 1974, p. 70)

(2) F est une essence de Socrate ssi (...) il n'y a pas de monde possible dans lequel il existe un objet qui est à la fois non identique à Socrate et qui également possède F. (ib.)

indépendant d'admettre des objets et des propriétés. En effet, K. Fine distingue les deux questions suivantes :

(a) Accepte-t-on la MODALITE DE RE ou bien s'en tient-on aux modalités *de dicto* ? En d'autres termes, réduit-on les modalités à des phénomènes linguistiques ?

(b) Admet-on ou pas des OBJETS et des PROPRIETES ? (particularisme vs généralisme)⁴⁰ ? D'après ce qui précède on peut voir que l'on pourrait poser différemment la distinction entre particularisme et généralisme. Dans une ontologie tropiste en effet, la distinction entre les objets et les propriétés, que K. Fine pose comme capitale pour le particularisme est secondaire par rapport à la structure ontologique elle-même. La particularisme tropiste ne consiste pas comme le particularisme à la Fine à reconnaître des objets et des propriétés, mais directement à prendre comme structure ontologique de base des items qui catégorialement sont des particuliers.

On peut voir que nous restons fidèle à la thèse classique suivant laquelle un certain type de réponse en (a) entraîne un certain type de réponse en (b).

7. Particularismes et réalisme modal

K. Fine définit le PARTICULARISME à partir du généralisme entendu ainsi :

Le scepticisme à l'égard de la modalité *de re* est un échantillon de ce que j'appelle *généralisme*. Le généralisme soutient, relativement à une sphère de réalité, que tous les faits sont, de manière ultime, généraux. Il s'ensuit que tous les faits prétendument singuliers doivent être éliminés et (...) on suppose en général que les prétendus faits singuliers doivent être réduits à des faits généraux en associant les objets impliqués par les descriptions appropriées. (K. Fine op. cit. p. 21)

... au coeur du scepticisme à l'égard de la modalité *de re* il y a la doctrine métaphysique que toute nécessité, de manière ultime, est générale. (p. 23)

Le particularisme pour K. Fine dès lors a deux aspects principaux. Tout d'abord il implique l'existence de propositions singulières et non seulement structurellement singulières. Ces dernières sont caractérisées par la présence de termes singuliers tandis que les propositions singulières tout court, non seulement sont caractérisées ainsi, mais de plus expriment qu'un objet *x* a une certaine propriété. Je franchirai un pas de plus en caractérisant une proposition singulière et donc le particularisme comme l'expression de l'attribution d'une propriété *singulière* à un objet *singulier*.

La structure ontologique sous-jacente sur laquelle je désire m'appuyer est composée de faisceaux de tropes. La thèse de l'irréductibilité du modal se traduit habituellement ainsi : les faits modaux ne sont pas réductibles à des faits non modaux. On peut comparer les faits modaux et les faits relationnels (J. Parsons 2006). De même que l'on peut développer des arguments pour ne pas réduire les faits relationnels à des faits non relationnels, de même on peut développer des arguments pour ne pas réduire des faits modaux à des faits non modaux. Dans notre langage non factualiste, cette affirmation se traduit : on ne peut réduire la distribution dans les différents mondes possibles des types de faisceaux, eu égard aux tropes qui les composent à de pures combinaisons de tropes dans différents contextes extensionnellement équivalents, ce qui ouvrirait la possibilité de réduire ces pseudo-possibilités à des probabilités.

Prenons l'exemple d'une possibilité *de re* ou 'd'une possibilité réelle⁴¹ : un patient a une anomalie cutanée qui est le premier stade d'un mélanome (ou tumeur maligne de la peau). Par exemple dans la lecture temporelle des modalités, on peut réduire un énoncé modal à un énoncé non modal : « Tous les hommes sont nécessairement méchants » est réduit à un énoncé non modal : « À tout instant *t*, si *x* est un homme, *x* est

⁴¹ nous empruntons ce concept à Leibniz.

méchant » et cette réduction sémantique survient sur une réduction ontologique des mondes possibles à des instants.

Il est possible que le patient développe un cancer ; le chirurgien décide donc alors d'exciser cette anomalie. Dans ce cas, l'opération exécutée avec succès, la possibilité ne se réalise pas, fort heureusement, mais elle a existé de manière réelle : elle faisait partie du monde où le chirurgien n'opérait pas, ou plus exactement d'une grande partie des mondes où le chirurgien n'opérait pas⁴². L'énoncé modal dans ce cas est « le patient montre une anomalie qui peut se développer sous la forme d'une tumeur maligne ». Il ne se réduit pas à : « le patient montre une anomalie qui est le stade précurseur d'une tumeur maligne », ou plus exactement la modalité se loge dans « stade précurseur ». On pourrait essayer de réduire l'élément modal en remplaçant la modalité réelle par des probabilités, ou distributions d'événements dans un espace de probabilité : « le patient montre une anomalie qui a 80% de chances de se développer sous la forme d'une tumeur maligne » ou « le patient a 80% de chances de développer un cancer de la peau ». Je ne pense pas qu'on ait réduit ici le modal à du non modal. L'énoncé en termes de probabilités est une manière de se représenter les possibilités réelles et non une élimination de celles-ci au profit d'entités non modales. On ne peut discuter ce point ici.

L'anti-réductionnisme modal que l'on peut défendre est donc la défense au plan ontologique de la non réductibilité de la possibilité et de la nécessité réelles. Il reste cependant à préciser d'avantage leur nature, et ce en lien avec le thème qui court dans notre exposé, celui de la modalité *de re*, comme condition de possibilité d'une connexion ontologique, sans laquelle il n'y a pas d'unité des faits et donc pas de faits – leurs composants se dispersant dans l'espace logique.

⁴² Dans une version ramifiée des mondes possibles

Le fil de mon exposé est donc le suivant. Les structures ontologiques remplissent le cahier des charges fixé au début (rendre compte de la cohésion et de la singularité), si on considère qu'elles sont composées de tropes connectés entre eux, par quelque chose de plus fort que la relation de comprérence, cecla malgré toute une série de difficultés liées au statut et à la nature de ces structures, difficultés à la résolution desquelles j'ai essayé d'apporter une contribution même modeste. Il est par ailleurs nécessaire pour saisir ces dernières de ne pas réduire la modalité *de re* à des modalités *de dicto*. L'ontologie modale occupe dès lors une place centrale dans la recherche et la description des structures ontologiques.

Références

Bacon

Bergmann

Correia

De Libera

Fine

Fine

Kim

Locke

Lowe

Lowe

Mertz

Nef

Plantinga

Psillos

Puntel

Shalkowski

Simons

Williams

